

## LES GRANDS MONASTERES CISTERCIENS DU MOYEN-AGE EN ESPAGNE

*(Conférence de D. Leopoldo TORRES BALBÁS,  
Architecte, de la Real Academia de la Historia,  
Directeur de l'Instituto de Valencia de Don Juan.)*

En 1127 Saint Bernard écrivait à Arthaud, abbé de Preuilly, pour le dissuader de fonder une maison en Espagne, et le projet fut abandonné. Mais au cours des années suivantes, la diffusion de l'ordre cistercien fut extraordinairement rapide dans la Péninsule, au point de couvrir toute la partie de l'Espagne non occupée par l'Islam d'un réseau serré de monastères. Si l'on excepte la France, mère de l'ordre, aucun pays n'en peut offrir un nombre égal et une pareille variété. Aujourd'hui encore, après un siècle d'abandon et de ruine, plus de quarante monastères conservent des restes souvent très importants de constructions antérieures au xiv<sup>e</sup> siècle. Tous se situent dans les provinces centrales et septentrionales, puisque lors de la grande floraison de l'ordre en France, le Levant espagnol et l'Andalousie demeurent sous la domination musulmane. Dans certaines régions, comme la Galice, il y eut jusqu'à seize maisons de Cîteaux. Elles furent nombreuses également dans les provinces de Léon, Valladolid et Guadalajara.

Alphonse VI avait été le grand protecteur de l'abbaye bourguignonne de Cluny; affilié à la congrégation comme frère convers, il doubla le cens qu'avait concédé son père Ferdinand I; en 1080 ou 1081 il envoya 10.000 talents pour les travaux de l'église, et il y joignit par la suite une partie du butin de la reconquête de Tolède. Des coffres du monarque espagnol, sortaient des sommes considérables qui aidèrent puissamment à l'érection de la grande basilique clunisienne. C'est pourquoi l'abbé St-Hugues pouvait dire "que l'on était en droit de considérer la nouvelle église comme élevée aux frais d'Alphonse VI".

Son petit-fils, Alphonse VII, allait être à son tour le protecteur du nouvel ordre cistercien. Il fonda ou réforma les monastères de Moreuela (1131), Bellofonte (1137), Fitero (près de Niencebas, 1141), Osera et Sacramenia (1141), Sobrado et Melón (1142). En 1147 Sancha, sœur de ce roi, traversait la France en rentrant d'un pèlerinage à Jérusalem et à Ro-

me. Elle demanda à Saint Bernard de lui envoyer des moines de Clairvaux pour organiser le monastère de La Espina, dont le premier abbé fut le Français Nivard. Thérèse, femme du comte Henri de Portugal et tante d'Alphonse VII, fit réformer le monastère de N<sup>a</sup> S<sup>a</sup> de Montederramo en Galice.

En Navarre, le Roi Sanche Ramirez fonda en 1134 le monastère de La Oliva. En Aragon, son cousin Pierre d'Atarés, appela des moines de l'Escale-Dieu, en Gascogne, pour fonder Veruela.

En Catalogne, Ramón Berenguer IV chargea en 1149 les Cisterciens de Fontfroide (près Narbonne) de fonder à Poblet un monastère qui allait devenir le centre religieux le plus important de ses états; en 1152 il installait à Santas Creus des religieux de la Grandselve (près Toulouse). En deux lustres on voit apparaître dans la péninsule ibérique plus de vingt communautés cisterciennes qui réalisèrent une œuvre admirable de colonisation. Elles peuplèrent des contrées qui étaient demeurées désertes depuis l'avance de la Reconquête; elles abattirent des forêts, elles défrichèrent des terres incultes, elles canalisèrent des cours d'eau, elles construisirent des barrages et des écluses. Parfois le monastère surgit sur des bases entièrement neuves; plus souvent ce fut une vieille maison bénédictine ou clunisienne, en décadence, à laquelle les moines blancs infusèrent une vie nouvelle.

A partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les Pyrénées furent franchies constamment par des fils de Saint Bernard, venus de Clairvaux, de Cîteaux, de Fontfroide ou de l'Escale-Dieu, et d'autres monastères de Languedoc et de Gascogne. Jusqu'aux premières années du XIII<sup>e</sup> les fondations cisterciennes se multiplient, particulièrement en Castille et Léon. Alphonse VIII (1158-1214) fut, comme son aïeul, un protecteur enthousiaste de l'ordre de Cîteaux; il fonda les monastères d'Ovila (1175) et de Las Huelgas de Burgos (1187); et par son testament de 1204 il laissa des offrandes importantes pour les monastères bernardins. Dès avant 1203 il avait concédé 2.500 maravédís d'or pour la construction du bâtiment des convers (*pro edificanda domu conversorum*) à la maison-mère de l'ordre; et le 29 juin de la même année il en léguaît encore 300 de rente annuelle sur les salines d'Atienza; après l'achèvement de cet édifice, cette rente serait employée à la construction de l'église et des bâtiments monastiques. En 1211, Alphonse IX concédait au monastère de Cîteaux et à son abbé Arnaud, 300 maravédís sur les salines royales de Villafila.

Ferdinand II transféra en 1232 le monastère de Bellofonte (qui se trouvait entre Zamora et Salamanque) à Valparaiso, et fonda à Séville, peu après la Reconquête, le couvent de femmes de San Clemente (1261). Son fils Alphonse X en créa un autre du même nom à Cordoue.

Le cas d'un monarque espagnol contribuant à l'édification d'une abbaye cistercienne outre-Pyrénées, signalé plus haut, ne demeura pas unique. A la générosité d'Alphonse VIII de Castille pour la maison-mère, répondit

celle d'Alphonse II d'Aragon envers l'abbaye du Thoronet. La construction de celle-ci, qui eut lieu de 1160 à 1180 ou 1190, fut dûe en grande partie à la munificence de ce monarque; en qualité de duc d'Aquitaine, il lui faisait don en 1196 du terrain sur lequel le monastère venait d'être élevé. Le même roi d'Aragon fonda le Monastère de Piedra en 1194, et fut le grand bienfaiteur de la Junceria, transféré par la suite à Rueda.

En 1208 Pierre I d'Aragon faisait de Cîteaux un éloge chaleureux: "Entre les divers ordres qui forment la parure de l'épouse du Christ, il n'en est aucun de plus notable et de plus agréable au Seigneur que celui de Cîteaux, dont les adeptes se signalent par des vertus extraordinaires, et avancent avec la plus grande efficacité sur le chemin de la véritable religion apostolique" (Yepes).

Jaime I voulut mourir vêtu de la "coule" blanche de Saint Bernard; Jaime II fut le protecteur magnifique du monastère de Santas Creus.

Rois et chevaliers choisissaient les monastères cisterciens pour y célébrer les grandes fêtes chrétiennes et conserver les trophées de leurs victoires. Ils leur laissaient leurs biens et se faisaient enterrer dans leurs églises ou leurs cloîtres. Las Huelgas de Burgos devint la nécropole des rois et des infants de Castille; Poblet et Santas Creus furent celles des rois d'Aragon, Alcobaça, celle de la dynastie portugaise.

\* \* \*

Il ne faut pas chercher dans les plus anciennes sources manuscrites des chapitres généraux de l'ordre, de principes artistiques, ni de règles pour les constructions monastiques; on y trouvera tout au plus des indications de caractère négatif, comme celles que contient la fameuse *Apologie* à Guillaume, abbé bénédictin de Saint Thierry, que Saint Bernard rédigea vers 1125. La recherche de la décoration était proscrite, comme inutile et comme faisant obstacle à la contemplation intérieure. Par ailleurs le vœu de pauvreté des cisterciens les empêchait de consacrer à des ornements superflus les sommes promises au soulagement des misérables.

De ce refus de l'œuvre d'art, surgit une nouvelle tradition architecturale, qui produisit une relative uniformité dans les constructions. Il n'existe pas un type unique d'église bernardine, non plus qu'une école d'architecture cistercienne; il existe des formules diverses animées par un même esprit d'austérité, de simplicité extrême. Ainsi s'élevèrent des églises nues dont la sévère beauté réside dans l'ordonnance générale, dans l'harmonie et la proportion des diverses parties, adaptées d'une manière parfaite à leur fonction, et par cela même très proches de notre sensibilité contemporaine.

Les prohibitions de Saint Bernard et l'esprit de l'ordre en général, déterminèrent l'architecture de ses églises; leurs formes massives, l'absence de tribunes et de triforium les privent de cet élan ascensionnel qui donne aux

églises gothiques une hauteur parfois démesurée; l'épaisseur et la force des murs et des voûtes vont de pair avec une simplification des piliers parfois extrême: les colonnes, lorsqu'elles existent, reposent presque toujours sur des consoles ou des tailloirs, ou se dégagent plus ou moins maladroitement d'impostes ou de corniches, ce qui est également contraire à la tendance de l'art gothique; les arcs sont nus, non doublés et dépourvus d'archivoltes. Comme les sculptures, les peintures ou les vitraux de couleurs, les tours de pierre sont proscrites, et remplacées par de modestes clochers-murs. La simplification des moulures et de la décoration, toujours d'une extrême sobriété, aboutit parfois à la nudité totale. L'ornementation, lorsqu'elle existe, se réduit à une flore simple, conventionnelle et schématique. Toute représentation des êtres vivants demeure interdite.

En Espagne, l'ordre de Saint Bernard éleva, comme il a été dit plus haut, un grand nombre de monastères d'une architecture robuste, depuis 1175 environ jusqu'à l'introduction de l'art gothique de la France du Nord. Celle-ci n'eut lieu qu'un demi-siècle plus tard, vers 1225; et dans les milieux ruraux l'influence de Cîteaux persista jusqu'à une période assez avancée du XIV<sup>e</sup> siècle. Les plus anciennes églises cisterciennes d'Espagne, de formes et de proportions archaïques et massives, sont encore romanes; mais beaucoup d'entre elles sont couvertes, partiellement ou totalement, de croisées d'ogives: c'est le seul élément gothique qu'elles admettent, et ce mode de voûtement vient s'adapter à des plans qui n'étaient pas destinés à le recevoir.

Il ne serait donc pas exact d'affirmer, en ce qui concerne l'Espagne, que les Cisterciens furent les "missionnaires" de l'art gothique. Certes, ils employèrent fréquemment la voûte d'ogives, mais comme un moyen facile et pratique de couvrir des édifices romans. Ils introduisirent et propagèrent dans toute l'Espagne chrétienne ce type de voûte, mais non les autres formes de l'architecture gothique, importées dans des églises séculières et rayonnant par leur entremise.

Les églises espagnoles de Cîteaux offrent des caractéristiques semblables à celles de France et des autres pays d'Occident: leur nudité est égale. Mais leur variété est sans doute plus accentuée dans la péninsule. Il existe des églises comme Moreruela, Veruela, Fitero, La Oliva, Poblet et Osera, qui peuvent rivaliser avec des cathédrales pour l'ampleur des dimensions; celles-ci sont encore plus saisissantes lorsqu'on se souvient qu'elles s'élevèrent en terrain dépeuplé et pour l'usage exclusif des moines. La communauté était importante dans les églises principales, et surtout, le nombre des frères convers y était très élevé.

Presque toutes les églises cisterciennes ont trois longues nefs, avec une

nef centrale plus large pour y installer le chœur des moines et des convers, et d'étroites nefs latérales, servant seulement aux processions. Il y a de grandes différences entre les chevets, où l'on s'efforçait de disposer le plus grand nombre possible de chapelles; car suivant la règle ancienne, on ne pouvait, à moins de nécessité urgente célébrer deux messes le même jour sur le même autel.

Certains chevets copient le type roman traditionnel à trois absides semi-circulaires échelonnées (Armenteira, San Clodio, Junquera de Espadañedo, San Martín de Castañeda, Sandoval, Valdedios, Carrizo, Monsalud de Córcoles, Sta María de la Vega, Sta María de la Sierra, Cashás). D'autres, suivent le tracé qui fut adopté, semble-t-il, pour le chevet de la seconde église de Clairvaux, contemporaine de Saint Bernard (1135, agrandissement vers 1150, consécration en 1174) et de celle de Morimond, mère de plusieurs abbayes espagnoles: elles conservent le plan semi-circulaire pour l'abside principale, mais les absides latérales —deux ou quatre— sont carrées (Meira, Valbuena, La Oliva, Huerta, Bugedo de Juarros, San Martín de Valdeiglesias). On trouve aussi fréquemment le type de chevet purement "bernardin", à chapelles toutes rectangulaires ou carrées (Oya, Santas Creus, Vallbona de las Monjas, Iranzu, Rueda, La Espina, peut-être Ovila). Mais on peut citer aussi des chevets "anormaux", sans modèles dans l'architecture cistercienne française: ceux d'Osera et de Melón avec déambulatoire et chapelles ouvertes sur certaines travées, tandis que d'autres ont simplement des fenêtres. Les églises des monastères de Moreruela, Veruela, Poblet, Fitero et Gradefes ont aussi un déambulatoire; mais sur toutes les travées, s'ouvrent des chapelles tracées en arc de cercle, et leur chevets sont inspirés d'églises françaises contemporaines, non cisterciennes, du Domaine royal, —tandis que ceux d'Osera et de Melón, recueillent la tradition de la cathédrale de Compostelle.

Les églises de structure plus archaïque, encore romane, se trouvent presque toutes en Galice: ce sont celles des monastères d'Oya, Armenteira et Meira. Celle d'Oya appartient à une architecture importée, complètement étrangère à cette région, l'architecture internationale de l'ordre dont on trouve des exemplaires jusqu'en Pologne et en Scandinavie: voûte en berceau brisé sur des arcs doubleaux dans la nef principale, nefs latérales divisées en travées couvertes par des voûtes semblables, mais dont l'axe est transversal. A cause de sa simplicité et de sa nudité extrême, cette formule, qui est celle de l'abbaye bourguignonne de Fontenay, est considérée comme cistercienne par excellence. Parmi toutes les églises qui la répètent à travers l'Europe soumise au pouvoir spirituel de Rome, aucune peut-être n'en pousse les caractères à un degré aussi extrême que cette église de Galice: ici nulle colonne, pas le moindre ornement, ne viennent animer ou rompre la nudité des murs granitiques.

C'est aussi de Bourgogne que la Galice reçut la structure des églises

cisterciennes d'Armenteira et de Meira; leurs nefs principales sont recouvertes de voûtes en berceau brisé sur doubleaux, tandis que les nefs latérales sont voûtées d'arêtes. Les églises de Moreruela et de Poblet sont couvertes de la même façon; mais l'élévation architecturale y apparaît plus avancée, —ce qui ne prouve pas nécessairement qu'elles soient postérieures—, et leurs nefs secondaires sont voûtées d'ogives.

La structure de l'église (aujourd'hui en ruines) de Santa María de la Sierra ou Sotosalbos était totalement romane; ses trois nefs étaient protégées par des voûtes en berceau brisé avec doubleaux, de hauteur presque égale et sans éclairage direct, au moins pour la grande nef. C'est la disposition la plus fréquente dans les églises romanes d'Espagne.

Des voûtes semblables en berceau brisé couvrent les trois nefs de l'église d'Osera; mais ici leur différence de hauteur a permis d'ouvrir des fenêtres dans la nef principale. Les nefs des autres églises cisterciennes sont voûtées d'ogives. Presque toujours la nef centrale, plus haute que les latérales, a pu recevoir un éclairage direct.

Avec ces caractères généraux des églises cisterciennes, répétés plus ou moins fidèlement, se combinent souvent —c'était inévitable— les traditions artistiques de chaque région, à un degré qui varie suivant l'importance et les ressources de la communauté. Les grandes fondations royales devaient amener en Espagne des moines et des convers français, déjà entraînés à construire des églises et des monastères, qui élevèrent des édifices "exotiques" tels que nous en avons cité plusieurs. Dans les monastères plus modestes, fondés par des nobles et des courtisans qui suivaient, selon l'usage, l'exemple des souverains, les plans pouvaient venir parfois d'outre-Pyrénées. Mais l'exécution était due à des Espagnols; c'est pourquoi leurs constructions s'inspirent des églises séculières de la région, avec les restrictions qu'impose l'esprit de l'ordre. Par exemple, aux monastères bernardins de San Clodio et de Junquera de Espadañedo, les églises, couvertes primitivement en charpente, se différencient à peine des sanctuaires paroissiaux romans à trois nefs, construits en Galice dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle et au XIII<sup>e</sup>. Les églises de l'ordre à Nogales et à Santa María de la Vega furent élevées au XIII<sup>e</sup> siècle dans la Tierra de Campos, en briques et dans le style hispanique par excellence, le mudéjar.

Il est curieux de constater à quel point les formes d'art hispano-musulmanes pénétrèrent même dans les communautés religieuses, qui représentaient dans la péninsule les influences septentrionales que nous appelons aujourd'hui "européennes". On trouve au transept de l'église d'Armenteira une voûte nervée de pure tradition cordouane, et dans le monas-

tère le plus illustre et le plus grandiose des religieuses bernardines en Espagne, à Las Huelgas de Burgos, des motifs exécutés par des artisans et des décorateurs morisques, sujets du monastère, qui vivaient dans son enceinte, et pratiquaient le culte musulman, —enrichissent les formes architecturales plus fines d'un gothique français à ses débuts.

Saint Bernard mourut en 1153. On allait oublier bien vite son idéal héroïque de la nudité dans l'art, et cela dans les maisons mêmes de ses fils, les moines blancs. A la même époque, dans la Berbérie islamique, le mouvement religieux des Almohades condamnait lui aussi, —au nom de la foi musulmane qu'il voulait ramener à sa pureté initiale— la richesse et la densité de l'ornementation almoravide. Chrétienté et Islam ne tarderont guère, surtout en terre d'Espagne, à prendre leur revanche de ces années de pénitence imposée à l'art. On accumulera les ornements aux murs et aux toits des constructions; un art exubérant et somptueux enrichira de nouveau les temples, églises ou mosquées, pour glorifier Dieu, ce Dieu que les musulmans nomment Allah.